

Une rencontre, Alexandre Mickiewicz et André Léo (1860-1862)

La rencontre d'Alexandre Mickiewicz et d'André Léo ¹ a été brève. Ils ont fait connaissance à Genève aux débuts de l'année 1860. Leurs voies se sont séparées au cours de l'été 1862, et ils ne semblent pas s'être revus avant le décès d'Alexandre à Berlin, à 22 ans, le 27 novembre 1864.



*Photographie (présumée) d'Alexandre
prise en 1860.*

Alexandre est le second fils et le quatrième enfant du grand poète et patriote polonais Adam Mickiewicz ², et de son épouse, la musicienne Celina Szymanowska ³. Il est né le 3 mai 1842, à Paris, où ses parents vivent en exil depuis 1832.

En 1855, il devient doublement orphelin, de sa mère, Celina, décédée à Paris le 5 mars d'une maladie nerveuse dont on ne sait pas la nature précise, et, en novembre, de son père. Adam Mickiewicz est alors parti à Constantinople former une légion polonaise, avec l'appui de son ami, grand adversaire de la Russie, Michel Tchaïkovsky ⁴, poursuivi par toutes les polices russes et autrichiennes, et finalement contraint de se réfugier dans l'Empire ottoman et de se convertir à

¹ Si l'on peut parler d'André Léo, puisqu'elle prend ce nom, pour la première fois, en juin 1862.

² Adam MICKIEWICZ (24 décembre 1798, Nowogrodek-26 novembre 1855, Constantinople).

³ Celina SZYMANOWSKA (16 juillet 1812, Varsovie-5 mars 1855, Paris), musicienne, compositrice.

⁴ Michel ТЧАЙКОВСКИ [polonais : Michał CZAJKOWSKI ; ukrainien : Mykhailo CHAÏKOVSKY ; russe : Михаи́л Станисла́вович Чайко́вский] (1804-1886). Polonais et ukrainien, d'origine cosaque par sa mère. Combattant de l'insurrection polonaise de 1830-1831 ; réfugié en France et lié au Parti conservateur polonais en exil. Poursuivi par les gouvernements russe et autrichien il finit par se réfugier en Turquie, se convertir à l'Islam sous le nom de Mehmet Sadik pacha et travailler pour le gouvernement turc. Pendant la guerre de Crimée il organise un corps de cosaques combattant la Russie. Amnistié en 1873, il rentre en Ukraine russe et devient orthodoxe. Par ailleurs écrivain et auteur de romans et nouvelles d'inspiration cosaque. Sans aucun lien avec le compositeur.

l'Islam, sous le beau nom de Sadik ⁵ pacha. Ce qui n'ôte rien à Tchaïkovsky de son amour pour la Pologne. Le but de la légion de Mickiewicz est, dans un premier temps, de combattre contre les Russes avec les alliés, dans la guerre de Crimée, et par la suite, d'attaquer l'autorité russe dans la partie de la Pologne qu'elle occupe. Mais son projet tourne court, car il est victime du choléra. C'est son ami Armand Lévy ⁶ qui l'assiste et, après son décès, le 26 novembre, assure le retour de son corps en France où il est inhumé dans le "carré polonais" du cimetière de Montmorency ⁷.



Adam Mickiewicz



Celina Szymanowska

Mickiewicz a plus ou moins confié la tutelle de ses six enfants à Armand Lévy. Cela ne paraît pas si simple, car il y aurait déjà, dans la famille Mickiewicz, des tuteurs institutionnels. Ce qu'il semble, c'est qu'Alexandre est sous la responsabilité directe d'Armand Lévy, avec qui les relations ne paraissent pas être toujours au beau fixe.

5 Sadik = le Sage.

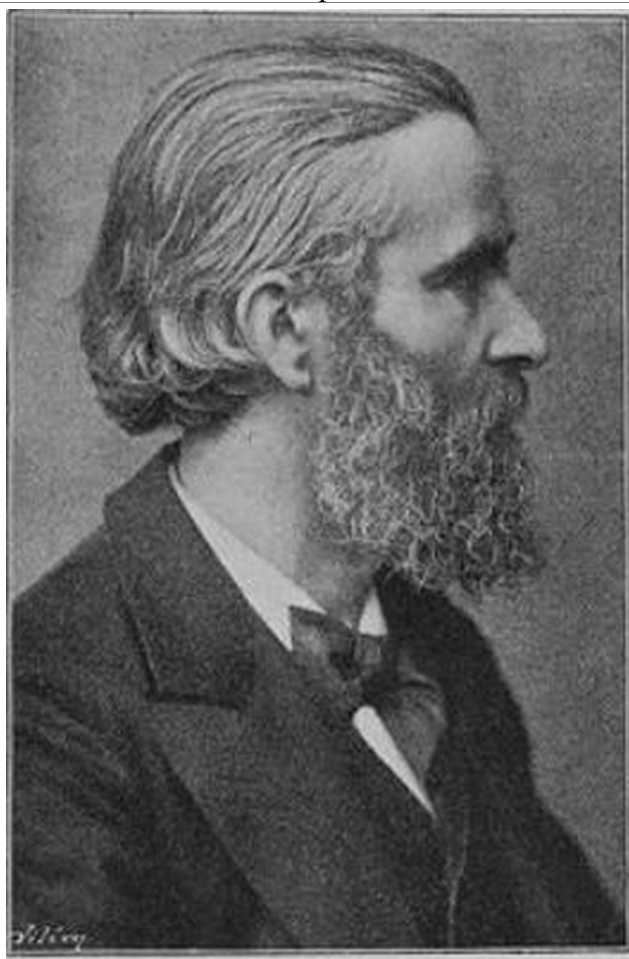
6 Armand LÉVY (13 mars 1827, Précy-sous-Thil, Côte-d'Or-23 mars 1891, Paris VIII^e). Républicain socialiste révolutionnaire, soutien des mouvements d'émancipation nationale des peuples d'Europe. Secrétaire d'Adam Mickiewicz. Personnage souvent controversé, Lévy n'a guère retenu l'attention des historiens. Il faut signaler la brochure de Samuel SCHEPS, *Armand Lévy, compagnon de Mickiewicz, révolutionnaire romantique*, London, Poet's and Painter's Press, 1977 (53 p.), et surtout la somme de l'historien polonais Jerzy Wojciech BOREJSZA, *Sekretarz Adama Mickiewicza, Armand Lévy i jego czasy 1827-1891*, Gdansk, Wydawnictwo słowo / obraz terytoria, 2005, œuvre que son auteur aurait souhaité voir traduite en français, mais qui n'est hélas aujourd'hui encore accessible que dans son original polonais. Cette édition de 2005 est la seconde, augmentée de nouvelles découvertes faites par l'auteur à l'occasion de séjours en France. La première, en 1969, a été en Pologne un best-seller, passé entre les mailles de la censure : le personnage d'Armand Lévy, militant et combattant aux côtés de la Pologne contre la Russie a été reçu, en pleine glaciation soviétique, comme un témoin cher aux cœurs polonais.

7 Avant de rejoindre en 1890 le Panthéon des rois et des grands hommes de Pologne, dans la crypte de la cathédrale du Wawel, à Cracovie.

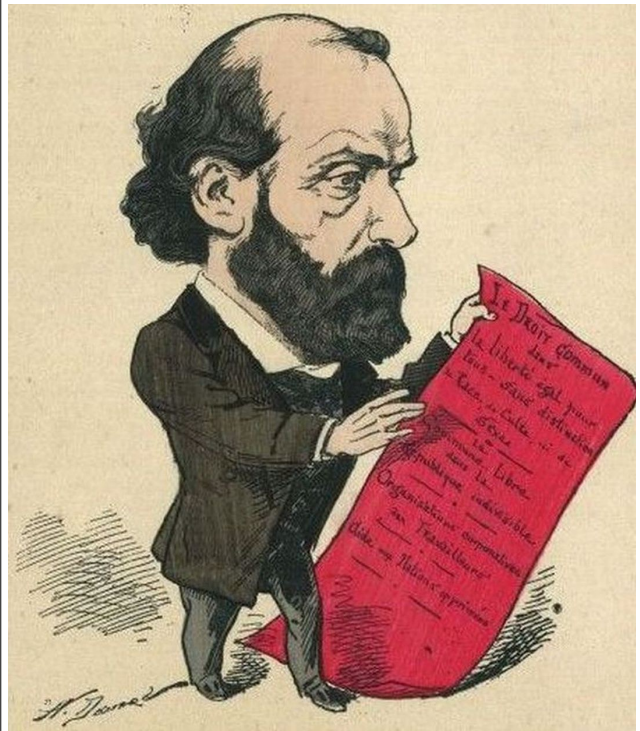
L'Espérance.

En octobre 1859, Armand Lévy et le fils aîné Mickiewicz, Ladislav ⁸, viennent fonder à Genève un nouveau journal, *l'Espérance*, conçu à Paris, mais publié en Suisse pour échapper à la censure impériale. Ce journal se veut en particulier une tribune des nationalités européennes, Pologne, Roumanie, Italie, Irlande, à la recherche de leur existence en tant qu'États unifiés et indépendants. Alexandre est lui aussi du voyage ; on le trouve même à l'occasion mentionné comme l'un des créateurs du journal.

Il paraît qu'assez vite les fondateurs sont à la recherche de quelqu'un pour assurer la parution quotidienne ⁹. L'un et l'autre, en effet, sont pris ailleurs : Lévy à Paris ; Ladislav, malgré son jeune âge, a déjà des responsabilités dans la Pologne en exil ; il est officier de l'armée secrète polonaise, et on le verra bientôt assumer des missions en Pologne et en Biélorussie, avec des rencontres armées qui feront craindre, pour un temps, à Alexandre, que son frère soit mort au combat, ce qui heureusement ne s'avère pas exact.



Ladislav (plus âgé)



Armand Lévy
Caricature des *Hommes d'aujourd'hui*

Ce responsable du journal, résident permanent à Genève, Armand et Ladislav pensent l'avoir trouvé en la personne de Grégoire Champseix. Celui-ci, typographe et journaliste, en exil depuis mai 1849 à Lausanne, n'a pas été oublié des militants républicains. On fait appel à lui, semble-t-il, vers la fin de l'année 1859, puisqu'il commence par demander une autorisation d'absence, fin décembre, au collège lausannois où il enseigne, avant d'envoyer sa démission début janvier.

⁸ Ladislav MICKIEWICZ (23 juin 1838, Paris-9 juin 1926, Paris VI^e), fils aîné d'Adam, homme de lettres franco-polonais.

⁹ *L'Espérance* paraît tous les jours, y compris le dimanche.

La famille Champseix au début de l'année 1860.

Pour faire un rappel de l'état des choses, Léodile Béra est venue, au cours de l'automne 1851, épouser Grégoire Champseix à Lausanne. Le mariage a eu lieu le 20 décembre en la paroisse catholique Saint-Hilaire d'Assens, à quelques kilomètres de Lausanne, car dans la ville même, à cette époque, les mariages catholiques ne sont pas célébrés. Le fait de ce mariage catholique de la part de conjoints qui sont l'un et l'autre vivement anticléricaux laisse penser que la mère de Léodile, Thalie Bellotteau, est présente et que, comme sa fille l'écrira par la suite, elle n'a pas voulu briser le cœur de sa mère ¹⁰.

Le 8 juin 1853 naissent les fils jumeaux (faux jumeaux) Léo et André.

Grégoire après avoir vécu d'articles de presse pour le journal radical de Lausanne, le *Nouvelliste vaudois*, est devenu en juillet 1850, par concours, instituteur de français à l'École moyenne. Je n'ai pas réussi à savoir s'il continue de travailler pour le *Nouvelliste*, ce qui n'est pas évident, car les articles ne sont pas signés. Quoi qu'il en soit, son travail est considérable, et ne lui laisse pas le loisir d'écrire. Il avait eu le projet d'une promenade et méditation philosophique autour du Lac, dont il subsiste peut-être un témoin, la visite faite en janvier 1850 au château de Chillon, publiée dans le numéro de mars de la *Revue sociale* de Pierre Leroux, lors de la tentative de relance de ce titre en 1850 à Paris ¹¹. Quant à Léodile, encouragée sans doute par son mari, elle a déjà écrit un premier roman dont l'intrigue se passe à Lausanne, *Une vieille fille*, qui trouvera éditeur en janvier 1859 à Bruxelles par les soins d'un ami de Grégoire, Théophile Thoré ¹². Cette publication ayant été, semble-t-il, bien acceptée, le manuscrit d'un second roman, *Un mariage scandaleux*, a lui aussi pris le chemin de Bruxelles.

Mais lorsque Grégoire se trouve administrateur de l'*Espérance* et, de fait, rédacteur en chef du journal pendant les absences des fondateurs, il songe tout de suite à publier dans le journal le nouveau roman de sa femme. Il faudra commencer par récupérer le manuscrit envoyé à Bruxelles, et qui paraît être le seul existant, d'où préoccupations pendant sa translation de Bruxelles à Genève. Enfin, le manuscrit est de retour, et Grégoire le donne en feuilleton du 1^{er} mai au 28 juillet 1860.

Alexandre à Genève.

Alexandre, jeune homme introverti et solitaire, surtout depuis le décès de ses parents, privé de ses relations parisiennes, vit très isolé à Genève. Et c'est, dit-il, l'insistance de son frère Ladislas qui va le convaincre de rencontrer la famille Champseix.

Qui est un bouleversement. Alexandre retrouve dans la maison des Charmilles ¹³ où vivent les Champseix une nouvelle famille, les jumeaux sont ses petits frères ¹⁴, et surtout Léodile devient pour cet orphelin une seconde mère, qu'il finira, dans sa correspondance, par appeler "chère Mère", "ma chère Maman", au point qu'on ne saura dire parfois s'il parle de sa mère, Celina, ou bien

10 Dans une lettre non retrouvée à Mathilde Roederer, dont Lucien Descaves a noté un passage : "Nous comprenons votre situation, ou pour mieux dire, nous la sentons. Nous n'avons pas, d'ailleurs, autant que vous le croyez, le droit de nous poser en juges sévères. Vous ignorez sans doute qu'à votre âge, dans la même situation, j'ai commis la même faute. Ma mère était catholique ardente. Je savais lui porter un coup mortel. J'ai abusé aussi de mon empire, et Champseix, le père de mes enfants, m'a fait ce sacrifice grand aussi pour lui. Cela est mal assurément ; mais c'est terrible de briser le cœur des nôtres. Et notre mère, elle aussi, était brisée dans cette lutte. Vous rendrez cela en amour à votre mari, en liberté à vos enfants." (IIHS, Descaves 683 / 03A) [Dans les *Vies parallèles d'André Léo et Benoît Malon*, publiées dans Benoît MALON, *Lettres à André Léo...*, Œuvres, Ressouvenances, 2020, pour cette citation, p. 36-37.]

11 Fondée et publiée à Boussac, la *Revue sociale* n'a pas survécu à la révolution de février 1848. Un petit groupe tente de la faire reparaître à Paris à partir de janvier 1850, mais les taxes (cautionnement) dont est frappée la presse politique la contraignent à s'arrêter en juillet. Elle fait paraître sur deux feuillets un dernier numéro de clôture en août.

12 Théophile THORÉ (1807-1869), juriste reconverti dans l'action républicaine et le journalisme, devenu par la suite en exil critique d'art sous le nom de William Burger. Il a en particulier redécouvert l'oeuvre de Vermeer, à peu près oubliée à l'époque.

13 Est-ce le nom de la maison, celui du quartier de Genève où habitent les Champseix ? Selon les informations sur l'histoire de Genève, c'est le nom donné à un quartier sur la rive droite du Rhône.

14 Ils ont onze ans d'écart d'âge.

d'André Léo.

Cette idylle familiale dure toute l'année 1860. Mais la présence des Champseix à Genève va vers sa fin.

L'*Espérance* n'est plus en bonne santé. On a dit de ce journal qu'il n'était pas appelé à vivre, qu'il était avant tout, non une publication politique, mais une publicité pour la branche gauche du bonapartisme, celle du prince Napoléon Jérôme, fils du roi Jérôme de Westphalie et cousin germain de l'empereur. On lui prête aussi de recevoir des subsides de Cavour. Il est également possible qu'Armand Lévy regarde désormais du côté de la France. Le fait qu'Adolphe Guérout puisse durablement faire paraître l'*Opinion nationale*, depuis 1859, laisse envisager pour Armand Lévy la possibilité d'exprimer ses idées depuis Paris, sans plus s'expatrier à Genève. Il y a même des traces d'une intention de publier l'*Espérance* à Paris. Bref, les jours de l'*Espérance* genevoise sont comptés. À partir du mois d'août, la parution du journal devient de plus en plus irrégulière et rare, jusqu'à son interruption définitive le 24 février 1861.

Par ailleurs, un décret de Napoléon III, en date du 19 décembre 1860, efface toute condamnation et poursuite pour délit de presse, quelle qu'en soit la date, ce qui touche directement Grégoire, condamné pour cette raison en 1849 à plus de huit ans de prison.

La famille Champseix quitte Genève et vient s'installer à Paris en 1861. C'est pour Alexandre une déchirante épreuve.

Les Champseix à Paris.

Dans son texte *Notes et impressions*, IV : La Démocratie (Descaves 669 / 24)¹⁵, André Léo écrit, et c'est le seul endroit où elle donne cette date : “*En 1861, en arrivant à Paris [...]*”. À quoi la correspondance d'Alexandre apporte quelques précisions. “*Le temps est superbe maintenant et le jardin a déjà des fleurs*”, écrit-il à André Léo dans une lettre (Descaves 476 / 03A) datable d'avril 1861 et depuis la propriété de Bellevue, en périphérie de Genève et au bord du Lac, où il réside. Et il poursuit : “*Le beau temps est fort beau par ici. Vous avez quitté Genève quatre mois trop tôt.*”. Cela place l'installation des Champseix à Paris au tout début de l'année. Et l'on sait par ailleurs qu'elle a lieu dans le VI^e arrondissement¹⁶.

Sitôt qu'Alexandre connaît l'adresse parisienne des Champseix, il écrit à André Léo : “Voilà à peine cinq jours que vous êtes partis” (Descaves 476 / 10A).

Le dossier des lettres d'Alexandre.

Que possédons-nous, aujourd'hui, de la correspondance d'Alexandre ?

Un lot partiel des lettres qu'il a adressées à André Léo, et rien d'autre. Rien des échanges possibles entre Alexandre et Grégoire Champseix, et, éventuellement, avec les enfants. Rien non plus, comme on le verra, des lettres d'André Léo à Alexandre. Ces lettres d'Alexandre sont aujourd'hui conservées dans le Fonds Lucien Descaves de l'Institut international d'histoire sociale (IIHS) d'Amsterdam (dossier cote Descaves 476).

Et elles ne sont pas sans soulever problèmes, car, au fond, rien n'atteste objectivement qu'il s'agit bien de lettres d'Alexandre Mickiewicz. Nulle part dans ces textes le nom de Mickiewicz n'apparaît, et, lorsqu'elles sont signées, c'est d'un simple “Alexandre”. C'est sous la seule référence d'“Alexandre” qu'elles figurent à l'inventaire des Archives d'Amsterdam.

15 Publié dans André Léo, *Écrits du temps de guerre*, p. 343. Les papiers d'André Léo conservés à l'Institut international d'histoire sociale (IIHS), à Amsterdam, le sont dans le sein des archives de Lucien Descaves ; ce sont des dossiers cotés “Descaves” + un numéro d'ordre. Les différents composants d'un dossier ne sont pas cotés ; je leur donne pour référence le numéro de cliché qui est le leur dans l'état numérisé du dossier, complété, lorsqu'il y a deux éléments sur le même cliché, par les mentions “A” et “B”.

16 Et non dans le XVII^e, comme il a pu être dit, et comme je l'ai cru (et écrit). Ils emménagent dans une petite maison, entourée d'un petit jardin, nous apprend Alexandre, et c'est au 4 ou 8 rue de la Grande-Chaumière, comme en atteste l'adresse d'une lettre envoyée à André Léo par Élisabeth Lemonnier, datée de Sorèze, 2 juillet 1863. Ce n'est qu'en septembre 1863 qu'il vont changer d'arrondissement, pour s'installer au 2, place de la Promenade, dans le XVII^e.

signature d'Alexandre
(lettre XVII, juin 1861, cliché 28A)

C'est donc l'examen interne de ce courrier qui, seul, peut nous permettre de bâtir une hypothèse et d'approcher, si possible, une certitude.

– *Les Champseix*

Il est assez facile d'établir que ces lettres sont adressées à Léodile Champseix. Son nom n'apparaît jamais. Elle est toujours désignée comme “Madame”, puis comme “Mère”. Rien ne dit précisément que “Monsieur Champseix” soit son mari et le père de ses enfants. Mais il l'accompagne toujours dans les lettres (ainsi ¹⁷ : “je vous embrasse mille fois – moult baisers à Léo et à André mes amitiés a M^r Champseix.”), et, à l'occasion, Alexandre rêvant d'être plus proche d'elle, se voit devenu “Alexandre Champseix” ¹⁸. Léo et André sont clairement les fils de leur mère, et pour Alexandre, dont André Léo est en passe de devenir la deuxième mère, ils sont ses petits frères ¹⁹.

– *Les Mickiewicz*

Le nom de Mickiewicz, comme il a été dit, n'apparaît pas.

On sait qu'Alexandre est un jeune homme. Il habite Genève (avant de revenir à Paris). Alexandre est polonais. Non seulement il parle la langue mais, à l'occasion, il traduit pour sa correspondante un poème inédit de son père qu'il a retrouvé dans ses papiers, texte dont, dit-il, une partie est devenue une chanson qui se chante en Pologne, transmise de bouche à oreille. Il a un frère nommé Jean, avec lequel, au collège, il partage quelques temps d'internat ²⁰ ; un proche nommé Zizi, qui est le surnom de Joseph, le troisième des frères Mickiewicz. On voit apparaître, sans plus de précision, une Marie qui peut être sa sœur aînée, la première née de la fratrie. Et surtout, il y a plusieurs allusions à “Lad” ou “Ladys”, qui paraît bien répondre à son frère aîné Ladislav, particulièrement lorsqu'il est rappelé que c'est grâce à lui qu'il a connu les Champseix : “Sans l'obstination de Lad. je ne vous aurais pas connus” ²¹.

Il y a encore “L.”, autre proche d'Alexandre, qu'il aime bien, mais avec lequel il peut avoir des relations tendues ²². Il paraît fondé d'identifier ce “L.”, à l'égard duquel l'humeur d'Alexandre est variable, avec son tuteur Armand Lévy (qui, par ailleurs, n'apparaît jamais sous son nom, sinon peut-être l' “Armand” de la lettre VI). Cette proximité avec “L.” se renforce de l'affirmation d'Alexandre (lettre VII) : “Hors de ma famille et de L. je ne connais que vous et M^{me} Rossignol ²³”.

Ce faisceau d'hypothèses étant probant, mais insuffisant, je me suis adressé aux instances

17 Dans la lettre XXI, datable de juin ou juillet 1862. Ces numérotations de lettres sont de mon fait. Elles tentent d'établir, non sans beaucoup d'incertitude, une chronologie des lettres, vraisemblablement susceptible de bien des amendements.

18 Lettre XVIII, de septembre 1861.

19 Ils ont onze ans de différence d'âge.

20 Lettre XII, juin 1861.

21 Lettre XV.

22 Lettre V, de mars/avril 1861 : “J'ai de grandes obligations à M. L. et j'ai pour lui de l'amitié, mais je ne suis pas aveugle, et je suis convaincu depuis longtemps déjà, c.a.d. depuis 3 ans que nous ne pourrions rester ensemble.” “Croyez aussi qu'en nuisant à L. c'est à nous qu'on nuirait – Je n'aime pas l'homme, mais je l'estime pour de très fortes raisons” (Lettre XIV).

23 “vous” est ici André Léo, et Mme Rossignol une vieille amie parisienne de la famille Mickiewicz.

polonaises de Paris ²⁴, sans avoir de réponse définitivement pertinente. On m'a assuré que les lettres auxquelles je m'intéressais étaient bien de la main d'Alexandre Mickiewicz, d'autres documents, connus, attestant l'identification de nos sources avec des pièces authentifiées. Je n'ai pas pu avoir, cependant, comme je le demandais à titre de comparaison ²⁵, communication d'un document issu de leurs collections, attestant de l'identité d'écriture d'une pièce identifiée avec les nôtres.

Nous ne disposons donc pas aujourd'hui d'un document authentique permettant la pleine comparaison d'une source sûre avec les pages de correspondance que nous connaissons. Pour tout dire, il apparaîtrait bien que la courte vie d'Alexandre Mickiewicz n'a pas attiré la passion des historiens.

Pour nous, il en va autrement, car il est le témoin de plus de deux années de la vie d'André Léo et des siens à un moment où nous ne connaissons par ailleurs pas grand chose d'elle et d'eux.

Page suivante :

Fac-similé d'une page caractéristique d'Alexandre (lettre VI, cliché 13B, de Genève, mars/avril 1861).

²⁴ *Société historique et littéraire polonaise*, 6, quai d'Orléans (Île Saint-Louis), Paris IV^e, qui possède une bibliothèque et un service d'archives, ainsi que des musées : Musée Mickiewicz, Salon Chopin...

²⁵ Problème de reprographie...

Vendredi.

Chère Madame, ma foi je vous dirai que votre lettre a été la bienvenue et que je l'attendais, je ne dirais pas avec impatience - mais au moins je suis sûr de vous assurer que je l'ai reçue avec plaisir et que je complais les jours, tout comme au collège ou compte le août les jours qui restent pour attendre les vacances - Voulez donc un peu, Madame, et la rectitude de se trouver de nouvelles qualités s'est un simple - Me voici, à mon grand étonnement, devenu philosophe et raisonnable - Merci d'avoir de hauts opinions de moi, mais réellement je ne suis pas sûr de le mériter par exemple c'est le bécot d'entêtement que vous me d'écarter avec un peu de contentement, ou de rassurer, ou d'un autre mot que je ne trouve pas non plus. Mais je suis représentatif et qui plus est couvert! - Bien sûr en plus encore que vous ne me voyez point - je vous promets que je m'aimerai moi-même (un mot seulement - vous me dites d'abord que me trouvant bien comme je suis, j'ai tort - et plus tard) - mais oh! ne faites pas le sophiste! Au moins n'est ce pas la bonne volonté qui me m'engage - mais si suis bien un barbare - car c'est là que faut-il faire? Indiquez moi, je vous prie, mes devoirs en termes précis. Vous voyez que je tiens à les connaître. C'est si vous aimez les autres, je voudrais de bien bon, une chose m'a toujours étonnée dans mes amis, c'est qu'ils m'aiment. Voilà dites vous un peu d'outre - mais vous demandez une psychologie, et quand je me regard moi-même je suis fait un content de moi et je ne m'en va pas - j'ajoute un peu de la difficulté de se arrêter ou vous voulez. Aussi si vous aimez que moi et mon monde m'a été agréable et prouvé toujours. Mais si vous aimez tout le monde ne soit pas moi, car alors personne ne voudrait de moi - ce n'est pas que je sois si rare, mais je ne veux justice - J'espère au moins que ma franchise ne vous effrayera pas -

Qu'appellez vous le manque d'intérieur? Les grâces, vous que si ne restez formé comme un lion, ou étouffé comme une girouette? Vous ne me connaissez pas bien encore - j'ai un amour qui ça m'humilie - qui y a-t-il donc en moi d'accommoder humilité? N'est-ce que je me suis dit philosophe? Si oui, je me retire - quant à être optimiste, pour cela je ne l'ai pas dit pas plus que si je suis un simple raisonneur en mode - la seule épithète dont je suis sûr c'est methodique - il me semble que parfois je le suis. Quant à ne pas être en cela en cela m'arrive pas fois aussi - N'importe je me mets pragmatique en colin, quand je vois que vous vous faites de ce que j'ai dit que vous êtes réellement trop soucieux de moi. Vous savez bien que ce ne sont pas vos orgueilles qui me le font dire - loin de là - soyez orgueilleux - vous en avez le droit et moi je suis fort heureux de ces orgueilles. Quant à ce que vous dites de votre lac, c'est chose - ma foi il me semble que je m'en contente fort bien, l'air à vous de le découvrir en vain - je m'en va si non, en ce chapitre, dans l'insouciance finale.

J'ai regretté bien fort de ne pas vous avoir ces jours-ci car j'ai fait deux excursions dont l'une au moins vous aurait plu - j'ai visité une admirable villa sur le bord du lac - et j'ai visité le lac. Et voici comment. Samedi soir, je reçois un billet qui me met en moi: "Chère grave, je vous attends demain matin à la gare vers le train de 8h. ...". Et l'homme s'en va trouve l'appell à la

Les Champseix en 1860.

On sait très peu de choses sur les Champseix à Genève en 1860, sinon ce qu'en disent les deux lettres adressées par Grégoire à son ami Théophile Thoré, à propos de l'édition d'*Une vieille fille*, les 31 janvier et 22 février 1860 ²⁶.

L'intérêt de la correspondance d'Alexandre est précisément de nous renseigner sur cette époque.

Que nous apprennent sur l'année 1860 ces lettres écrites à partir de janvier 1861 ?

Ce sont des souvenirs communs à Alexandre et à André Léo.

Il y a, de la part d'Alexandre, la découverte heureuse d'une nouvelle famille. Chez les Champseix, il trouve un foyer, deux enfants, Léo et André, qu'il appelle ses petits frères, et surtout, une femme qui devient pour lui sa seconde mère. Qu'il commencera, en 1861, par appeler Madame, avant de la nommer Mère, en des termes qui, parfois, ne permettent pas de savoir s'il parle d'André Léo, ou bien de sa mère, Celina Szymanowska.

Il évoque quelques circonstances : le jour où André s'est endormi sur ses genoux ; l'occasion où, sous les yeux étonnés et moqueurs de la famille, il s'est exercé à apprendre à coudre.

Une donnée me paraît pertinente, quant à l'histoire d'André Léo : l'allusion que fait Alexandre, dans sa lettre datée du 22 mars 1861 (lettre IV) à "M^{lle} Royer" ²⁷. Qui peut être cette Mademoiselle Royer ? On pense évidemment, à cette époque, à Clémence Royer. Mais pourrait-il s'agir d'elle ?

²⁶ Bibliothèque de l'Arsenal, cote Ms. 7912 /131 & 132

²⁷ "C'est un cours complet de droit canon sur la femme qui ferait bien suite à ceux de M^{lle} Royer." (clichés 23B-24A.)

Clémence Royer.

Elle est une figure incontournable de l'époque, même si l'usure des temps nous l'a fait oublier.

Elle naît à Nantes, le 21 avril 1830, Augustine Clémence Audouard, car ses parents ne sont pas encore mariés. Ils ne manquent pas de pittoresque. Sa mère est la fille d'un bourlingueur qui est venu, sur son bateau, enlever aux Pays-Bas la demoiselle qu'il aimait. Son père est un officier qui a juré fidélité à Louis XVIII, de là à Charles X, puis à son petit-fils le duc de Bordeaux. Il est absent lors de la naissance de sa fille à cause de ses obligations de service et, plus tard, parce qu'il sert la mère du duc de Bordeaux, la duchesse de Berry, qui veut faire reconnaître son fils comme roi de France et qui a tenté une vaine relance de la chouannerie dans les pays d'Ouest.



Clémence Royer, âgée de 35 ans
photographiée par Nadar

Après l'échec de la duchesse de Berry, les fidèles se retrouvent à Prague pour acclamer le duc de Bordeaux roi de France sous le nom d'Henri V. Suit, pour la famille Royer une errance en Bohême, puis en Suisse. Enfin le capitaine Royer se livre aux autorités françaises et obtient une amnistie. La famille est alors réunie, le mariage a eu lieu, et Clémence, maintenant dite Royer, est confiée par ses parents à une institution usuelle à l'époque, un couvent-collège du Mans pour les jeunes filles de familles légitimistes. Elle y devient très dévote et traverse une violente crise de mysticisme qui effraye tout le monde. Clémence est rendue à sa famille qui ne tarde pas à se scinder : le capitaine Royer, quasi ruiné par sa fidélité au prince, se retire dans un domaine d'Anjou qui lui reste, tandis que sa femme et sa fille s'installent à Paris où Clémence mène une vie brillante, entre concerts, bals et spectacles. Cependant, parvenue à l'âge de vingt ans, elle prend conscience que sa vie a jusque là été totalement vide. Elle n'a rien vécu, elle n'a rien appris. Et elle décide, pour y remédier, de s'installer dans une ferme proche de Lausanne où elle loue une chambre. Et là, puisant dans les ressources des bibliothèques de Lausanne, elle entreprend en plusieurs années de refaire son instruction sur toutes les connaissances humaines.

Ayant, en 1858, achevé son parcours, elle commence à en tester la pertinence par une suite de causeries. Puis, en 1859, elle propose de donner à Lausanne un parcours de quarante conférences

sur l'ensemble des sciences, réservées à des femmes. Il paraît peu probable, bien que nous n'en sachions rien par ailleurs, qu'André Léo n'ait pas été informée de la chose et intéressée par le sujet. J'avance l'hypothèse qu'elle est venue voir, et qu'elle a lié connaissance avec Clémence.

En 1860, celle-ci vient donner à Genève plusieurs conférences. Bien que rien ne permette par ailleurs d'en avoir la confirmation, je suppose que c'est à ces conférences qu'André Léo a emmené Alexandre.

Où pourraient-ils, par ailleurs, avoir fait commune connaissance d'une "Mademoiselle Royer" ? Avant Genève, Alexandre vit à Paris où André Léo n'a jamais résidé. De son côté, depuis la fin de l'année 1851 elle habitait Lausanne où, autant qu'on le sache, comme il en atteste par ailleurs dans une lettre où il dit n'avoir guère bougé de Genève, Alexandre n'est jamais venu.

S'agit-il bien pour autant de Clémence Royer ? L'avenir va le confirmer. Car, dans la suite de la correspondance, et lorsqu'Alexandre est de retour à Paris, courant mai 1861, on le voit, dans les lettres qu'il continue d'écrire à André Léo, bien qu'ils habitent désormais le plus souvent la même ville, s'occuper des démarches auprès des ministres de l'Intérieur et de l'Instruction publique, pour que Mademoiselle Royer soit autorisée à donner, au mois de juin 1861, une conférence. Laquelle a lieu, brillante, dit Alexandre. Il y est, entre autres, question de la célèbre philosophe païenne d'Alexandrie, Hypatie, massacrée par les chrétiens.

Or, en ce même mois de juin 1861, il est annoncé dans la presse que Clémence Royer donne, dans le cadre des conférences de la rue de la Paix, un exposé sur les femmes poétesses et philosophes de l'Antiquité. La boucle est bouclée, la demoiselle Royer d'Alexandre et d'André Léo est Clémence Royer. Ce qui permet de présumer que Clémence, bien qu'objectivement on n'en sache quasiment rien, est en lien avec André Léo depuis Lausanne.

Tandis qu'Alexandre œuvre pour Clémence, il apparaît en effet dans les lettres qu'elle réside plus près d'André Léo que de lui. Et peut-être même, qu'elle habite chez les Champseix. Alexandre se plaint que, du fait de sa présence, il n'a plus d'accès proche à André Léo.

Par la suite, les voies de Clémence et d'André Léo divergent. En 1863, lors d'un grand *Congrès international pour le progrès des sciences sociales* (14-19 septembre, Gand), Clémence soutient l'argument que la conduite personnelle d'un écrivain n'est d'aucune importance pour la pertinence de son œuvre, ce à quoi André Léo et son mari Grégoire Champseix s'opposent tout à fait.

Ce qui n'ôte rien à l'attachante carrière de Clémence, à ses prodigieux talents intellectuels, aux innombrables conférences qu'elle a données à travers l'Europe, aux livres nombreux, et souvent substantiels, qu'elle a publiés, en particulier sa traduction des *Origines des espèces* de Darwin.

Sans le témoignage d'Alexandre, cette relation avérée entre Clémence et André Léo serait restée inconnue.

Les lettres d'Alexandre à André Léo.

Les lettres d'Alexandre subsistantes ne sont vraisemblablement qu'une partie de la correspondance originale : dans l'essai de classement chronologique que j'ai tenté des lettres conservées, dont certaines sont incomplètes, on constate, si la restitution n'est pas trop aléatoire, des espaces blancs manifestes, entre janvier et mars 1861, ainsi qu'entre juin et septembre de la même année, et surtout de la fin de 1861 jusqu'à l'été 1862. Faut-il penser qu'il y a eu des interruptions, ou bien plutôt que des lettres nous font défaut, qui auraient pu être détruites ? Il a été convenu entre Alexandre et André Léo qu'après avoir lu et relu les lettres de cette dernière, il les brûle. À cela, deux raisons possibles : qu'il veuille en préserver l'intimité, éviter qu'un tiers – on pense évidemment à Armand Lévy – mette la main dessus, ou même, car la famille Mickiewicz compte dans l'émigration polonaise et fait l'objet d'une surveillance de la police, qu'Alexandre craint l'éventualité d'une perquisition où il ne voudrait pas qu'André Léo soit compromise. Il n'est pas impossible qu'André Léo ait fait en partie de même, éliminant des feuillets dont le contenu lui paraît sensible.

La question revient, plus insistante, pour d'éventuelles lettres écrites par Alexandre après son départ de France, dans l'été 1862, et dont l'envoi était prévu. Dans sa dernière lettre, écrite de Cologne ²⁸, en chemin vers la Pologne, il écrit sur le dernier feuillet (cliché 8) : “Comme il y aura deux courriers par semaines je vous écrirai mais surtout écrivez-moi – sous double enveloppe – ne vous inquiétez pas de la lourdeur – plus elles seront lourdes plus vous me ferez plaisir.” Il semble surprenant qu'après de telles dispositions Alexandre cesse tout envoi, bien que les circonstances soient délicates, car il est fort possible que les préparatifs de l'insurrection polonaise, dans la zone sous occupation russe, prévue pour le printemps 1863, mais qui éclate dès la fin janvier, soient déjà en cours.

Nous ne savons dès lors, à ce jour, plus rien d'Alexandre jusqu'à la nouvelle de son décès à Berlin le 27 novembre 1864. Nous ignorons tout, en particulier, de l'éventuelle participation du jeune capitaine Alexandre Mickiewicz aux combats de l'insurrection polonaise de janvier 1863.

On peut partager les lettres dont nous disposons en deux tranches : celles (lettres I à VIII) écrites depuis Genève, et celles, plus nombreuses (IX à XXIII), adressées à André Léo après le retour d'Alexandre à Paris puisque, comme on l'a dit, le fait de se retrouver avec elle, du moins le plus souvent, dans la même ville, n'arrête pas l'échange de courriers.

Les lettres de Genève

Les sept premières lettres, dans le reclassement que je propose ²⁹, sont toutes de Genève. La première est datable de janvier, les suivantes de mars et avril (avec certitude pour les lettres III et IV qui sont respectivement datées – les seules à l'être – des 20 et 22 mars). La place de la lettre VIII est plus incertaine. Le fait qu'Alexandre appelle encore André Léo “Chère Madame” me fait pencher pour Genève, puisque je retiens l'hypothèse que, de retour à Paris, il passe de “Madame” à “Mère”. Se présente pourtant une objection : la première lettre de Paris (lettre IX) a encore pour appel “Chère Madame”. Elle est incontestablement de Paris – l'en tête porte “Paris mardi”, et la veille Alexandre a reçu une visite d'André Léo.

La lettre I est assurément la première du lot, puisque Alexandre observe ³⁰ : “Voilà à peine cinq jours que vous êtes partis et il me semble qu'il y a des mois tant je suis triste”. Les Champseix viennent de s'installer, nous le savons maintenant ³¹, dans une maisonnette du VI^e arrondissement.

28 Cote Descaves 476, clichés 29-30 & 8.

29 Je rappelle que le dossier n'est pas classé et que la numérotation des lettres est de mon fait. Sans tenir pour irréfutable la suite chronologique que j'ai établie, je note par exemple que pour trois lettres facilement situables, la I, de janvier, 1861 se trouve aux clichés 9B-11A + 53-54, et les III et IV, datées du 20 et du 22 mars, figurent sous les clichés 17B-19A + 35-37 & 23B-24B.

30 Cliché 10A.

31 Par le libellé de l'enveloppe d'une lettre d'Élisa Lemonnier à André Léo du 1^{er} juillet 1863, postée le 2 juillet et envoyée à l'adresse “4 ou 8 rue de la Grande-Chaumière”, dans le VI^e arrondissement. La précision de la “maisonnette” est apportée par Alexandre dans sa lettre VI.

Ils ne semblent pas avoir emporté de Genève un grand mobilier, car André Léo fait sa correspondance installée sur deux chaises, celle où elle est assise, et une autre en vis-à-vis qui lui sert d'écritoire.

Alexandre joint à ce courrier une pièce de vers inédite de son père qu'il a traduite du polonais à l'usage d'André Léo. Ce n'est pas la seule traduction qu'il lui enverra, comme on le voit dans les lettres II à VI.

Il évoque encore quelques nouvelles de Genève qu'il n'est pas toujours facile de comprendre, car il est question de sujets et de personnes que manifestement les deux correspondants connaissent suffisamment pour ne pas nous fournir ponctuellement des informations explicites.

Une autre question sur laquelle il reviendra, et qu'il n'est pas facile d'évaluer, est la situation en Pologne et le rôle éventuel qu'y pourrait jouer Garibaldi. Je cite : “Les affaires s'aggravent en Pologne et Garibaldi ³² ne bouge pas plus qu'un rocher”.

Les traductions de la Diète

À partir de la seconde lettre de Genève, Alexandre parle d'une traduction qu'il a entreprise pour André Léo. Il s'agit d'une session de la Diète, chambre basse du Parlement de Pologne, dont le sujet particulier est le mariage et le divorce. Les assemblées de la Diète réunissent un certain nombre de grands notables – dont tous les évêques catholiques-romains de Pologne – et tous les membres de la noblesse polonaise, qui sont loin cependant de tous y figurer.

Cela est tiré, dit-il, d'une petit in-folio de 1500 pages (ce qui me paraît beaucoup ³³). Je n'ai jusqu'ici pas réussi à identifier ce livre, ni même de quelle session de la Diète il s'agit. Deux repères paraissent possibles : les informations, pas très claires, que donne Alexandre, impliqueraient que sont également présents des évêques gréco-catholiques, qui sont des évêques orthodoxes de la métropole de Kiev, présents dans l'empire polono-lithuanien, et ralliés à Rome, ce qui placerait cette session après le concile d'union de Brest-Litovsk (1596) des évêques orthodoxes de Pologne avec le Pape, en tenant compte du fait qu'il semblerait, dans les premiers temps, que ces évêques ralliés n'aient pas été conviés à participer au pouvoir. Second repère : qu'une partie sensible de cette session ait pour sujet le divorce, ce qui la daterait d'un temps où la majeure partie de la noblesse polonaise est gagnée au calvinisme. Car on n'imaginerait guère voir une Diète de la Pologne redevenue catholique traiter du divorce.

Ce travail d'Alexandre a un intérêt évident pour André Léo qui travaille à son troisième roman, *Un divorce*, dont elle a commencé la rédaction à Lausanne – dont l'action se passe dans la périphérie de Lausanne –, et dont elle a vraisemblablement poursuivi l'écriture à Genève, avant d'achever son ouvrage à Champagné-Saint-Hilaire, au domaine de Fontmort, chez sa tante Victoire Rivault ³⁴, comme l'annonce la conclusion du roman : “Fontmort, octobre 1861”.

Les feuillets de cette traduction n'existent plus, mais plusieurs lettres successives d'Alexandre (de la seconde à la sixième) apportent des commentaires, qui ne sont pas toujours très déchiffrables, car les personnes et les lieux qu'ils évoquent n'apparaissent pas clairement identifiables (ainsi un “évêque de Sieradz” – lettre IV – qui ne répond à aucun siège épiscopal connu).

L'aventure sur le lac

Pour illustrer les plus ou moins menus faits, plus ou moins identifiables, contenus dans les lettres genevoises d'Alexandre, je proposerais un récit contenu dans la lettre VI, avec sa part d'ombre.

Alexandre a des liens d'amitié avec un certain Czapek que l'on peut très certainement identifier

32 Je n'ai pas retrouvé, hors des lettres d'Alexandre, et pour cette époque, d'indices de la participation de Polonais à une entreprise italienne de Garibaldi, pas plus que d'une éventuelle expédition de celui-ci pour venir soutenir la Pologne. Il vient peu auparavant de conclure la glorieuse Expédition des Mille qui apporte Naples et la Sicile au roi de Piémont-Sardaigne, suivie par la dissolution de son armée et la retraite du général dans son île de Caprera.

Il y a eu en 1848, en Italie, une Légion polonaise réunie par Adam Mickiewicz, mais son existence n'a pas dépassé cette année.

33 Il pourrait s'agir de 1500 colonnes, à raison de deux par page, soit 750 pages, ce qui est usuel entre le XVI^e et le XVIII^e siècle dans un ouvrage de grande format, et qui serait d'un volume plus raisonnable.

34 Soeur cadette de la mère de Léodile, Thalie Bellotteau.

avec l'horloger tchèque Franciszek, ou François, Czapek ³⁵, venu fabriquer à Genève des montres de grande qualité. (Ce qui est étayé par le fait que ce Czapek, écrit Alexandre, a fourni des montres aux personnes dont il va être question.)

Pour en revenir à Alexandre, Czapek le convoque en urgence un matin, mais c'est pour l'engager dans une sorte de traquenard : il connaît une noble famille qui cherche un pilote pour lui faire traverser le lac de Genève sur une chaloupe, et Czapek a assuré qu'il en connaissait un bon : Alexandre – qui ne doit pas être ignorant de la navigation, comme les faits vont le prouver, et qui témoigne d'une vocation maritime, lui à qui son père disait souvent : “Quand tu commanderas les flottes de Pologne ³⁶”.

Et voilà Alexandre embarqué comme pilote, sous les auspices de Czapek. Il y a à bord des membres ou proches de la même famille, et toute une jeunesse, dont trois filles et deux fils de la maison de Courtenay, “des plus blasonnée”. Certes : les Courtenay ont en particulier compté dans leur généalogie trois empereurs de Constantinople. Mais la famille est réputée éteinte depuis le XVII^e siècle, ou, dans quelques rameaux adventices, depuis le XVIII^e. Il subsiste bien un branche ancienne implantée en Angleterre, qui ne paraît en aucune façon répondre à ces Courtenay genevois.

On rencontre cependant au XIX^e siècle des Courtenay polonais, ou plus exactement des Baudouin de Courtenay, famille illustrée par le linguiste Jan Niecisław Baudouin de Courtenay (1845-1929). Mais ces Courtenay polonais ne correspondent pas, par leurs âges ni leurs références, aux navigateurs sur le lac. En particulier, Alexandre dit que les filles tiennent de leur mère, qui est espagnole, “un type espagnol fort prononcé”. Aucune mère espagnole, autant qu'il y paraisse, ne figure dans la famille polonaise.

La traversée s'annonce difficile, le lac est en pleine tempête, et les autorités genevoises interdisent tout embarquement. Cependant Czapek réussit à échapper à la police et le bateau quitte le port, pour filer tout droit sur Thonon, où l'on déjeune, ce qui montre que les passagers ont le pied marin pour garder l'appétit au creux d'une tempête, et l'on repart pour arriver de nuit à Genève, en prenant la précaution d'aborder, non à Genève même, mais dans une propriété des passagers.

Il existe dans ces lettres genevoises d'autres allusions moins épiques à des personnes qui sont tout aussi difficiles à identifier.

On ne sait pas quand Alexandre quitte à son tour Genève, pour regagner Paris. C'est, autant qu'on puisse l'estimer, dans le courant du mois de mai. En juin, le fait est certain, il est de nouveau parisien.

Les lettres parisiennes

Les lettres de Paris sont plus nombreuses (quinze contre huit) que les lettres genevoises, mais pour un temps beaucoup plus long (cinq mois au plus à Genève, quatorze à quinze mois à Paris).

On pouvait s'attendre à ce que, dès lors qu'Alexandre et André Léo résident, du moins le plus souvent, dans la même ville, la correspondance s'interrompe. Ce n'est pas le cas. Mais on sait qu'à l'époque les levées et distributions de courriers sont fréquentes (cinq à six fois par jour, y compris le dimanche) et que ces échanges peuvent jouer le rôle qui a été par la suite celui du téléphone.

Un fait marque ces lettres parisiennes. À part la toute première, dont l'appel est encore “Chère Madame”, les lettres d'Alexandre s'adressent à “Ma bonne mère”, “Ma chère mère” et une déclinaison d'expressions semblables.

Dans le menu de ces mois parisiens, les faits relatés sont nombreux, mais pas particulièrement saillants.

On a déjà évoqué la conférence donnée par Clémence Royer pendant le mois de juin 1861.

35 François CZAPEK : natif de Bohême (1811), il vit avec sa famille en Pologne, et, à la suite de la révolte de 1830-1831, vient s'installer à Genève, où il fonde une fabrique de montres, associé à partir de 1839 avec le polonais Antoine / Antoni Patek. Ils se séparent en 1845, Patek poursuit son propre chemin avec le français Jean Adrien Philippe ; Czapek a un nouvel associé polonais, Juliusz / Jules Gruzewski. L'entreprise acquiert une grande renommée, mais Czapek disparaît mystérieusement en 1869. De son côté l'association Patek et Philippe devient la célèbre marque Patek Philippe toujours florissante.

36 Lettre XV, de juin / juillet 1861, cliché 62A.

Garibaldi

J'ai également dit au passage un mot sur les éventuelles relations d'Alexandre avec Garibaldi. On voit à plusieurs reprises le sujet revenir sous sa plume. Quelles pièces verser au dossier ?

On sait qu'Alexandre est en lien avec l'officier italien Enrico Cosenz (1829-1898), collaborateur de Garibaldi. Il est même assez intime avec lui pour qu'il soit entre eux question d'éventuels projets matrimoniaux d'Alexandre. Celui-ci est encore à Genève quand il reçoit de Cosenz les propos suivants ³⁷ : « J'ai reçu une lettre de Cosenz qui me dit que les affaires de Varsovie ont jeté du trouble dans l'âme du Général . Et devinez pourquoi – « *si sarebbe un assoluto torto ed una cosa che si nou face agl'occhi del Generale, ritenere per l'Italia, le braccia e le corde che brama la polonica patria. Eccosi, sta nostro Garibaldi in un vero dubbio e imbarazzo* » ; « Ce serait un tort réel et une chose qui ne se fait pas, aux yeux du général, que de retenir pour l'Italie les bras et les cœurs qu'appelle la patrie polonaise. » Si bien que notre Garibaldi est dans un véritable doute et embarras. Mais il ajoute qu'il *croit* que Garibaldi nous gardera. »

En juin 1861, Alexandre consacre une lettre entière à reproduire, à l'usage d'André Léo, un échange de correspondance où la question peut se poser de savoir si, pour une part, et même pour le tout, son interlocuteur ne serait pas Garibaldi. Il s'agit d'abord d'une nomination d'Alexandre comme officier (comme lieutenant, dans la suite des courriers), ce qui m'a paru, au prime abord, relever d'une plaisanterie chez ce garçon de dix-neuf ans qui n'est pas militaire. Il en fait d'autres, lorsque, par exemple, il annonce avec une parfaite gravité qu'un jeune et brillant cheval, pris d'un accès de folie, s'est défenestré d'un cinquième étage et broyé sur le pavé ³⁸. Mais non, après son refus, il reçoit en retour une nouvelle nomination, comme capitaine. À la suite de quoi il demande à André Léo de lui fabriquer la ceinture qui indique son grade : « Ma bonne mère veut à toute force compléter mon équipement – eh bien je suis heureux de lui demander la seule chose qui me manque, mais ne sera-ce pas embarrassant à faire ? Vous me feriez une ceinture – vous prendriez une bande de toile rouge bordée de toile blanche [...] en sorte que roulée elle présente les deux couleurs, elle ne doit faire qu'un tour et se nouer à côté de la poignée du sabre sur le flanc gauche : l'un des bouts aura une frange en filigrane d'argent – l'autre en laine rouge – C'est l'insigne du grade – surtout n'allez pas me mettre deux franges d'argent ou d'or, attendu que je ne suis ni colonel, ni général ³⁹. » L'interlocuteur est simplement désigné comme « G. », mais Alexandre, avant ce passage, vient de dire : « G. est plus qu'homme maintenant, c'est une renommée [...] » Il y a bien, semble-t-il, un « G. » autre que Garibaldi, au fil de la correspondance, et même plusieurs. Que je ne vois pas en mesure d'assumer ce rôle de général italien. Il y a peut-être Julius Gruzewski ⁴⁰, héros de l'insurrection polonaise contre la Russie de 1830-1831, parti en exil, et collaborant avec Czapek à Genève. Mais il ne semble plus jouer alors aucun rôle militaire. Il y aurait peut-être un « G. » italien, dont rien ne dit qu'il soit général, et fondé, en tant qu'officier italien, à nommer capitaine un jeune polonais.

Dans la suite de cette lettre de juin : « Capitaine votre sang-froid et votre impétuosité polonaise peuvent décider d'une affaire – Nous autres italiens, ou nous réfléchissons longuement ou nous agissons sans réflexion, à l'aveugle – voilà pourquoi je tiens aux guerriers de votre nation qui unissent si bien l'action à la réflexion – Votre jeunesse – au contraire mon enfant, me décide encore plus car vous avez déjà le sang-froid de l'âge-mûr – Je sais que ce n'est qu'à défaut d'autres choses, mais sans pénétrer les causes qui vous ont fait, je vous veux comme vous êtes, comme à Brescia proposant un plan gigantesque avec le plus grand calme, vous sentant sûr de vous et ne doutant pas des autres ⁴¹. » Et plus loin : « Vous êtes, je vous le récrits, vous et les Français les premiers soldats

37 Lettre III, du 20 mars, cliché 19A.

38 Même lettre, cliché 37.

39 Lettre XIX, cliché 43A.

40 Né le 8 février 1808 à Kelmy, près de Vilnius, héros de la guerre contre la Russie de 1830-31. Réfugié ensuite en Occident, il conserve des relations politiques (p.e. avec le prince Jérôme Napoléon), mais s'associe à Genève en 1845 avec François Czapek dans la production de montres. Il décède à Paris (II^e) le 3 novembre 1865, à 65 ans, célibataire, qualifié d'horloger.

41 Lettre XIII, cliché 34.

du monde”, “Si nous frappons les Autrichiens je compte sur vous à moins que vous n'ayez les Russes.⁴²”

Des garibaldiens m'ont dit que cela ne ressemblait pas au style de Garibaldi, qui aime la concision. Alexandre le reconnaît (s'il s'agit bien de Garibaldi) : “G. est plus qu'homme maintenant, c'est une renommée, il aime les lettres courtes et précises et il sait bien mes sentiments pour lui. Ma lettre toute froide qu'elle est lui fera plaisir, j'en suis sûr – il déteste la flatterie et tout ce qui y ressemble⁴³.”

Ces données questionnent, mais sont insuffisantes pour trancher. Garibaldi est à l'époque au milieu d'un gué. Il est revenu auréolé de gloire de l'expédition des Mille, mais il s'est depuis le 9 novembre 60 cantonné dans son île de Caprera⁴⁴. En 1861, il fait une apparition au parlement italien où il vient d'être élu député, mais retourne à Caprera. En juin 1862, il décide de reconquérir Rome, mais il trouve sur son chemin l'armée italienne décidée à l'en empêcher. Le 29 août, dans un affrontement à Aspromonte, il est sérieusement blessé au talon droit et fait prisonnier.

Lors de l'insurrection des Polonais de janvier 1863, il soutient leur action par des déclarations, mais n'intervient pas. Ce n'est qu'en avril qu'une “Légion garibaldienne” symbolique, une vingtaine d'hommes sous le commandement de Francesco Nullo⁴⁵, assisté de Luigi Caroli⁴⁶, rejoint les combattants polonais. Ils sont bien accueillis, puisque Nullo est nommé général. Après quelques succès, Nullo et d'autres sont tués le 5 mai dans la bataille de Krzykawka, la plupart des survivants, dont Caroli, faits prisonniers et déportés en Sibérie.

Alexandre à Paris

Des faits et gestes parisiens d'Alexandre, on peut retenir la venue de Clémence Royer, la suite d'une éventuelle collaboration avec Garibaldi. Pour le reste il n'y a guère d'éléments saillants. On apprend au passage qu'il connaît le patriote irlandais John Mitchel⁴⁷.

On voit surtout se préciser, s'affiner la silhouette d'Alexandre, le caractère et la personnalité d'un jeune homme qui, comme il le dit, se livre peu, se lie moins encore. “Hors de ma famille et de L. [Armand Lévy], écrit-il de Genève en avril 1861 à André Léo, je ne connais que vous et M^{me} Rossignol [vieille amie de la famille Mickiewicz]⁴⁸”. Il reconnaît qu'il a fallu l'insistance de son frère Ladislas pour qu'il rencontre la famille Champseix. Il possède une culture certaine, les classiques latins, et sans doute aussi les grecs, l'histoire ; en littérature, la poésie, mais très peu les romans : il avoue à André Léo qu'il a “peu lu de romans et [que], presque toujours, ils [lui] ont été désagréables⁴⁹” ; deux seulement “m'ont bien fait plaisir : la *Petite Fadette* et le vôtre⁵⁰”. Il pratique les philosophes, lit Kant au jardin du Luxembourg. Il connaît l'italien, l'anglais, l'allemand. Il a des notions de chimie. Mais on ne le voit pas poursuivre un cursus précis, ce qui est peut-être le point sur lequel il s'affronte avec Armand Lévy ; car il n'envisage aucune carrière. Il est un Mickiewicz, voué tout entier au service de la Pologne ; il n'est pas attiré par la diplomatie, et se voit sans doute plutôt militaire : “Et puis la vie à laquelle je tends est aventureuse et risquée, et n'étant pas millionnaire, que ferais-je de ma future femme à moins qu'elle ne dirige les ambulances ?⁵¹”

42 *Ibid.*, dans les deux cas, cliché 33B.

43 Lettre XIX, cliché 43A.

44 Garibaldi est devenu, en plusieurs étapes, propriétaire de toute la petite île de Caprera, sur les côtes est de la Sardaigne. Elle devient (et continue aujourd'hui de l'être) un lieu de rencontre et de pèlerinage des Garibaldiens.

45 (1er mars 1826-5 mai 1863). Patriote et officier italien, proche de Garibaldi. Il participe à la révolution de 1848 dans les États italiens, puis à l'expédition des Mille en Sicile.

46 (1834, Bergame-8 juin 1865, Sibérie). Patriote et officier italien.

47 John MITCHEL (1815-1875). Activiste nationaliste et journaliste politique irlandais. Condamné en 1848 à quatorze ans de déportation pour graves délits de presse, il s'échappe en 1853 et vit désormais en exil. Il fait plusieurs séjours en France et il réside à Paris à cette époque. Il est probable qu'Alexandre a eu l'occasion de faire sa connaissance à Genève, dans le cadre de l'*Espérance*, parmi d'autres militants des diverses causes nationalistes en Europe.

48 Lettre VII, cliché 02B.

49 Lettre XXI, cliché 48A.

50 *Ibid.* Il ne semble donc pas connaître *Une vieille fille*.

51 Lettre XIV, cliché 56A.

Alexandre est encore à un âge transitoire, où ses jugements, ses réactions, se partagent entre une grande maturité, et une naïveté juvénile, l'une et l'autre nourrie par une vive imagination qui lui fait mener de conserve les apparences et le rêve. Est-ce de sa mère qu'il a hérité une grande sensibilité, une fragilité nerveuse ; on ne sait parfois, au fil d'une lettre écrite au long d'une insomnie, s'il n'a pas mis pied dans un monde parallèle. Et même une simple flânerie dans la périphérie parisienne peut prendre l'allure d'une fantaisie où l'espace géographique se déforme, se dilue. La promenade de la lettre XIV ⁵² en est particulièrement illustrative. Elle est trop longue pour que je la donne ici, sinon un savoureux passage témoin du fait que, quel que soit le contexte, concret ou éthéré, Alexandre fait montre d'un bel humour ⁵³:

“[...] en filant le long de l'étang de Villebon [sur le plateau de Meudon] j'entendis en avant malgré le fracas de la pluie des cris de : Hue Hue ! la Blanche ! Allons ! Sacré Bête ! etc. Enfin j'arrivai devant une carriole où il y avait 10 à 12 personnes, des demoiselles, des messieurs plus un M^r et une Dame à mine réjouie et aux joues bouffies – C'était la sainte famille sans doute – le tout était traîné par une jument qui se jetait obstinément vers la gauche et lançait des ruades désespérées dans la voiture – C'était une lutte amusante entre le conducteur et sa bête, chacun tirant de son côté, le tout accompagné de Hue, allons, Hue etc, de coups de fouet et de ruades – M^r, me demanda le conducteur, y a pas ben loin au chemin de fer, hein – Pas même un quart d'heure – Conducteur, s'écria un des Messieurs, nous ferez-vous coucher ici ? – Cocher, reprit la voix fêlée d'une demoiselle – c'est ridicule – vous disiez qu'on y serait en un quart d'heure, nous n'arriverons pas pour le thé – Puis le père : Cocher, de par tous les diables, si vous n'avancez pas, je ne vous paierai pas – Là-dessus le cocher, gros homme au nez retroussé se planta devant sa jument qui reprit incontinent la route en arrière. Ah ben oui : Vous n'm'pairez pas – je m'en vas voir ça que je vais vous planter là et vous irez coucher ousqu'vous voudrez avec vos gas et vos filles. Oui dà – Là-dessus silence puis reprise des Hue, des coups de fouet et de la lutte avec la jument, puis récriminations – Je repris ma course laissant l'équipage et entendant longtemps encore les Hue ! Hue ! – Le fait est que j'arrivai à temps, mais que le train était en route quand les lanternes de la carriole apparurent tout au bout de la chaussée. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de rire – j'aurais voulu voir la mine réciproque du cocher et de sa voiturée, réellement c'était un beau tableau que ces demoiselles inondées ; cette famille avait un air résigné fort touchant, surtout la grosse mère qui avait arboré une ombrelle de soie verte qui faisait ruisseler sur ses grosses épaules une partie de l'eau qu'elle recevait, l'autre partie était absorbée par un roquet qu'elle tenait sur ses genoux et auquel les délices du bain avaient ôté le désir d'aboyer. Quant au gros M^r je remarquai une énorme paire de lunettes en or plantée sur son nez – je me demande encore ce qu'il cherchait à apercevoir, car la nuit était d'un noir parfait – Je me demande la mine de cette estimable famille arrivant un ¼ d'heure après le passage du train et n'eût été mon désir de gagner Paris, j'aurais attendu le dénouement.”

Propos intimes

Il y a dans ces lettres des endroits, des pages, qui nous ouvrent plus grands les cœurs d'Alexandre et d'André Léo.

On a, de longtemps, qualifié André Léo de femme psycho-rigide, frigide, et, pour ses fils, plus institutrice que mère. Cela apparaît dès la fin des années 1860, chez Barbey d'Aurevilly, qui la range parmi les bas-bleus, manifeste pour elle une certaine considération, mais dit que, dans ses romans, l'amour est solidement paysan, avec sabots, et beaucoup de pommes de terres. Dans son roman *Philémon, vieux de la vieille* ⁵⁴ qui est, sous une forme romancée, un tableau de l'émigration communarde réfugiée à Genève, Lucien Descaves évoque lui aussi, à son propos, les bas-bleus. Et quand Alain Dalotel, qui aime bien André Léo, lui consacre une biographie *La Junon de la*

52 Clichés 56B-57B.

53 Lettre XIV, clichés 58A & B. Sous un très gros orage, et un déluge, Alexandre va rejoindre, la nuit tombée, la gare de Meudon-Bellevue, pour rentrer à Paris.

54 *Philémon, vieux de la vieille*, Paris, Ollendorff, 1913.

*Commune*⁵⁵, on le voit s'agacer des froideurs qu'il décèle – ou croit déceler chez elle – en matière d'amour ou d'éducation.

Mais nous sommes loin ici du point de vue d'Alexandre. Pour lui, André Léo est une femme sensible, profondément aimante, et si elle marque des exigences, c'est par amour. Pour lui, elle est une mère pleine d'affection.

Il en arrive même à dénoncer son laxisme en matière d'éducation !

“J'ai déjà remarqué, bonne mère, les caractères de Léo et André – ils sont tous les deux fort bons et foncièrement bons – mais bonne mère soyez quelquefois plus ferme envers eux, quand ils le méritent [...] Il faudrait peut-être être ferme pour André pour réagir contre son entêtement – et céder parfois mais rarement aux pleurs de Léo – Cette petite satisfaction à son amour propre le remonterait peut-être. André doit être moins souvent puni que Léo – car il agit peut-être moins sciemment mais maintenez les punitions⁵⁶.”

Une voie parallèle entre Alexandre et Benoît Malon ?

J'en arrive à ce qui me tient, ici, le plus à cœur : le *colloque sentimental*⁵⁷ entre Alexandre et André Léo.

Colloque où il la découvre mère, et ne se lasse pas de le dire, à commencer par les appels de ses lettres, à partir du moment où, vers la fin du mois de mai 1861, il est de retour à Paris : “bonne mère”, “bonne et chère mère”, “bien aimée mère”... Mère dont, inlassablement, il reçoit et à qui il donne des baisers : “j'ai éprouvé combien la pression de votre main et vos baisers m'ont soulagé⁵⁸”, “Ma bonne mère a toujours du remords de trop me gâter et voudrait sortir de ses *tendresses de nourrice* – ce serait bien mal si cela était – ce bon baiser vous a échappé – tant pis ou plutôt tant mieux car il m'a fait du bien et hier vous avez été forte – Vous savez que maman ne m'en est pas moins chère, mais je me venge en l'embrassant bien des fois dans ma lettre⁵⁹”.

Faut-il s'en tenir là, ou bien penser que les sentiments qui unissent Alexandre à André Léo vont plus loin, comme il en sera, huit ans plus tard, de la rencontre d'André Léo et de Benoît Malon ?

Benoît Malon

Cette rencontre du samedi 13 juin 1868, Lucien Descaves, et après lui Alain Dalotel la voient pour Benoît comme un coup de foudre. Réciproque ? Descaves ne le pense pas⁶⁰, Dalotel laisse entendre, à mi-mot, que cette confrontation n'a pas été longtemps platonique⁶¹.

L'étonnement vient de la différence d'âges. Né le 23 juin 1841, Malon est de quasi dix-sept ans plus jeune qu'André Léo⁶². On évoquera aussi la différence de milieux. Mais, comme le remarque Descaves, on ne sait pourquoi, toutes les femmes sont attirées par lui, “des jeunes et des vieilles, des instruites et des ignorantes, des naïves et des averties [...]”⁶³. Ce n'est pas qu'il soit coureur de jupons, c'est qu'il est victime d'un assaut général. Cependant, il est de son côté tombé amoureux d'André Léo, et, dans sa correspondance⁶⁴ avec elle, les qualificatifs d'amie, de mère, ne voilent pas entièrement la vérité.

Alexandre Mickiewicz

En serait-il de même pour Alexandre ?

55 *André Léo (1824-1900), la Junon de la Commune*, Chauvigny, Association des publications chauvinoises, 2004.

56 Lettre XIV, cliché 55.

57 Pour emprunter cette belle expression au titre de la plaquette de Fagus, *Colloque sentimental entre d'Émile Zola et Fagus*, Paris, Société libre d'édition, 1898.

58 Lettre XX, cliché 41A.

59 Lettre XX, cliché 40.

60 “Je ne crois pas que cette rencontre du 13 juin 1868 agit violemment sur André Léo. Tout en elle la prévenait des coups de foudre.” (*Vies parallèles in Benoît MALON, Lettres à André Léo...*, Œuvres, Ressouvenances, 2020, p. 61.)

61 Pour ma part, mais c'est pure conjecture, étayée cependant sur les faits, je pense que leur union charnelle est contemporaine de la Commune.

62 Née elle-même le 18 août 1824.

63 *Vies parallèles, ibid.*, p. 59.

64 Cf. *Lettres à André Léo, op. cit., passim*.

On peut remarquer que Benoît et Alexandre ont presque le même âge. Né le 3 mai 1842, Alexandre est seulement de 10 mois plus jeune que Malon.

Les circonstances ne sont pas les mêmes. Quand Malon rencontre Léodile, elle est veuve depuis cinq ans. Lorsqu'Alexandre fréquente les Champseix, Grégoire est encore là.

Comme le jeune ouvrier de 27 ans devient en 1868 amoureux d'André Léo, se peut-il, pour le jeune aristocrate de 18 ans, que, huit ans plus tôt, il en soit de même ? Je penche à le croire, et j'ai réservé comme argument ce passage singulier de la dernière lettre connue d'Alexandre, dans l'été 1862, alors que sur le chemin de la Pologne il fait halte pour une nuit à Cologne :

“il n'y a qu'avec vous que j'éprouve cette sensation qui fait qu'en vous touchant il me semble sentir votre sang⁶⁵”. Lorsque, discutant du sujet, voilà déjà longtemps, avec notre ami Louis Vibrac, je lui ai cité cette phrase, il est tombé d'accord avec moi pour la trouver éloquente.

Froide, André Léo ? Ardente, mais d'une ardeur tout intériorisée, enfouie. Qu'on ne peut découvrir qu'en atteignant son cœur. Ardeur dont Alexandre a perçu, accueilli et savouré le rayonnement.

Jean Pierre Bonnet
Jardres, 1^{er} décembre 2022

65 Lettre XXIII, cliché 30.